Mon Afrique

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

COLLECTION « PENSÉE AFRICAINE »
dirigée par François Manga-Akoa

En ce début du XXI^{e} siècle, les sociétés africaines sont secouées par une crise des fondements. Elle met en cause tous les secteurs de la vie. Les structures économiques, les institutions politiques tels que les Etats et les partis politiques, la cellule fondamentale de la société qu'est la famille, les valeurs et les normes socioculturelles s'effondrent. La crise qui les traverse les met en cause et au défi de rendre compte de leur raison d'être aujourd'hui.

L'histoire des civilisations nous fait constater que c'est en période de crise que les peuples donnent et expriment le meilleur d'eux-mêmes afin de contrer la disparition, la mort et le néant qui les menacent. Pour relever ce défi dont l'enjeu est la vie et la nécessité d'ouvrir de nouveaux horizons aux peuples africains, la Collection **« PENSEE AFRICAINE »** participe à la quête et à la création du sens pour fonder de nouveaux espaces institutionnels de vie africaine.

Dernières parutions

Berthe LOLO, *Que faire de l'inconscient ou à quoi sert le rêve ? Fascicule 2*, 2010.
Berthe LOLO, *Concepts de base en psychopathologie. Fascicule 1*, 2010.
Serge TCHAHA (sous la direction de), *Nous faisons le rêve que l'Afrique de 2060 sera...*, 2010.
Sèèd ZEHE, *Gbagbologie, Livre I : de la vision à la présidence*, 2010.
Sylvain TSHIKOJI MBUMBA, *L'humanité et le devoir d'humanité*, 2010.
Sissa LE BERNARD, *Le philosophe africain et le transfert des sciences et de la technologie en Afrique*, 2010.
René TOKO NGALANI, *Propos sur l'État-nation*, 2010.
Pius ONDOUA, *Développement technoscientifique. Défis actuels et perspectives*, 2010.
René TOKO NGALANI, *Mondialisation ou impérialisme à grande échelle ?*, 2010.
Roger MONDOUE, *« Nouveaux philosophes » et antimarxisme. Autour de* Marx est mort *de Jean-Marie Benoist*, 2009.
Antoine NGUIDJOL, *Histoire des idées politiques. De Platon à Rousseau*, 2009.
Pius ONDOUA, *Existences et Valeurs. Avenirs pluriels,* Tome III, 2009.
Pius ONDOUA, *Existences et Valeurs. L'irrationnelle rationalité,* Tome II, 2009.
Pius ONDOUA, *Existences et Valeurs. L'urgence de la philosophie*, Tome I, 2009.
Pius ONDOUA, *Technoscience et Humanisme*, 2009.

Berthe Lolo

Mon Afrique

Regards anthropopsychanalytiques

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2010
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

http://www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-12897-2
EAN : 9782296128972

A mes fils

Jacques Rodolphe Woungly Lolo, William Bengondo Lolo, pour avoir supporté une mère si atypique…

A mes proches, à ma famille, à mes amis, à mes malades et à leurs familles,

A tous ceux qui un jour ont croisé ma route, pour tous les enseignements que leur rencontre m’a fait découvrir …

NOTE DE L'AUTEUR

Mon Afrique[1]*, Regards anthropopsychanalytiques sur l'Afrique*, est un clin d'œil en forme d'hommage à David Diop.

Ôte-toi de là ma mère, je pense à toi ![2]

[1] Voir le poème « Afrique, mon Afrique » de David Diop, reproduit ci-dessous, extrait de : *Coups de Pilon*, Présence Africaine, Paris, 1956.
[2] Voir le poème « Femme noire, femme africaine, ô toi ma mère je pense à toi ! » de Camara Laye, reproduit ci-dessous, extrait de : *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953.

SOMMAIRE

Évocation : « Mon Afrique, femme noire » 9

Introduction : « La Fiancée des livres » 15

Première Partie Regards cliniques 43

1.1. Regards sur la sorcellerie 47

1.2. La dyade mère/enfant ou la prise en charge de l'enfant africain 55

1.3. « Fais-moi un enfant, je vais t'épouser. » : La place de l'enfant dans le discours du Camerounais 67

1.4. Point de vue sur la délinquance juvénile : Qui sont nos enfants de la rue ? 75

1.5. Le secret médical en matière de SIDA 81

1.6. Histoire-raconte : Le crâne qui parle 85

1.7. La souffrance d'Icare 91

1.8. Brève rencontre avec la mort. Contribution à l'étude du deuil 99

1.9. La maladie comme perte de l'identité chez l'Africain 109

1.10. Ma fille m'a traînée devant le tribunal 125

1.11. Atypicité et culture 131

Deuxième Partie Investigations théoriques Vers une systématique des positions subjectives 145

2.1. Du village en ville, ou la psychopathologie de la vie quotidienne au Cameroun 147

2.2. Quelques approches ethno-psychopathologiques sur la responsabilité pénale dans l'affaire de Faaité 159

2.3. Sorcellerie et psychanalyse 171

2.4. Les droits de l'enfant en Afrique subsaharienne 183

2.5. Soins aux migrants. Ou comment soigner les migrants ? 193

2.6. Les namakala à l'origine des griots 203

2.7. Des mondes de femmes. Pourquoi la polygamie ? Une approche ethnologique au Cameroun 215

2.8. L'oncle maternel et les autres pères 225

2.9. Sorcellerie, une autre religion 237

2.10. Frères de lait, frères de sang. Eléments de réflexion pour comprendre les guerres fratricides et éclairer l'agressivité barbare 249

2.11. Anthropopsychanalyse ou l'ethnologie du sujet 267

2.12. Syncrétisme médical en Afrique subsaharienne. Existe-t-il une alternative ? 301

Conclusion 313

Lettre du Cameroun. La problématique du savoir importé 313

Anthropologie des positions subjectives dans la pulsion de croître : sujet de la dette, sujet castré, sujet dans la culture et dans la société 318

Le problème du diagnostic et du pathologique 319

En guise de dernier mot : la systématique des positions subjectives 327

Bibliographie 329

Évocation : « Mon Afrique, femme noire »

« Afrique, mon Afrique,
Afrique des fiers guerriers de la savane ancestrale,
Afrique que chante ma grand-mère… »

Ce poème de David Diop, je l'ai appris à l'école primaire, je l'ai chanté, je l'ai aimé et j'ai pleuré mon Afrique.

Mais qu'ai-je pleuré ?

Est-ce vraiment l'Afrique… ou bien, comme les pleureuses professionnelles d'Afrique, exprimais-je une autre douleur, mon spleen et mon mal d'être ?

Par le biais de la psychanalyse, j'ai en effet compris le fameux adage : « Il n'y a rien, c'est l'homme qui a peur[1] ! » Ce n'était pas l'Afrique qui allait mal, c'était moi qui allait mal, qui avait mal à mon Afrique. Après l'avoir compris, j'ai pu la regarder telle qu'elle était et, alors seulement, je me suis réconciliée et avec elle et avec ma mère.

Ma mère… que vient-elle faire là ?

« Femme noire, femme africaine,
Ô toi ma mère, je pense à toi ! »

Ce poème de Camara Laye aussi, je l'ai appris toute jeune. Je le chantais également. L'Afrique est souvent décrite comme organisation communautaire, et une mère d'enfant y occupe une grande place. C'est une mère présente, qui couve, qui gère tout, surtout en ces périodes de crise économique. Elle veille sur tout ! Les paroles de la mère nous suivent partout !

[1] C'est au Président ivoirien Félix Houphouët-Boigny, « Le Vieux Sage », que l'on attribue cet adage qui souligne qu'en général l'objet de nos frayeurs n'est pas dangereux en lui-même. Ce sont nos ressentis, nos affects, nos pensées qui projettent en lui notre malaise interne !

Exilée, non pas politique mais plutôt sociale et familiale que je suis, l'Afrique me répugnait avec son cortège de tares : fainéantise, sorcellerie, promiscuité, tribalisme, magouille, corruption.

Je la vomissais, mon Afrique ! « Afrique, mon Afrique ! »

Mal à l'Afrique, mal dans ma peau d'Africaine, je suis allée cracher mon venin chez un psychanalyste[1] qui n'avait jamais mis les pieds en Afrique noire !

Un psy… mais pourquoi un psy ?

J'avais lu *L'Île aux fous* d'André Soubiran à l'âge de quatorze ans et, dès lors, j'avais été séduite par la psychanalyse ! Les guérisseurs ayant pignon sur rue ne comprenaient pas mon mal d'être et ma révolte. Or, en psychanalyse, j'ai redécouvert ma mère.

J'ai redécouvert la magie noire de la sorcellerie et je me suis réconciliée avec l'Afrique !

« Ô toi, ma mère, je pense à toi ! »

Non, je dirai plutôt : « Ôte-toi de là, ma mère, je pense à toi ! Quitte cette place idéalisée pour que je puisse mieux te voir ! » J'ai redécouvert mon Afrique telle qu'elle est mais j'ai aussi redécouvert les autres : l'Occident, le Nord.

J'ai retrouvé tout simplement l'autre !

Cet ouvrage reprend des articles écrits et publiés, pour certains, au début de mes multiples questionnements à la fois sur moi-même et sur l'Afrique. Le texte intitulé « L'Anthropopsychanalyse » est l'un des derniers que j'ai écrits. Il lève le voile aussi bien sur mes réactions que sur mes élaborations devant le discours anthropologique et ethnologique entretenu par mes collègues du Nord qui, à mes yeux, insistent à juste titre sur l'impossibilité de se voir ou de se connaître soi-même sans passer par l'autre, en d'autres termes, par un miroir, par-delà sa symétrie brisée.[2]

---

[1] Je saisis l'occasion qui m'est offerte pour exprimer ma gratitude à R. W. Higgims Pa' Mbombo de la rue Ernest-Cresson de Paris.

[2] Il s'agit de la fameuse symétrie brisée, très chère aux physiciens pour expliquer la diversité de la matière !

L'autre ne peut nous dire que notre propre vérité à nous !

En effet, l'homme cherche à se définir, et a besoin de l'autre pour ce faire. Qui est-il ? D'où vient-il ? Pourquoi est-il là ? Que représente pour lui celui qui est en face de lui ? Nous entrons ainsi dans une anthropologie du sujet qui doit écrire son histoire, son origine et sa finalité.

Un homme et un groupe d'hommes se définiront aussi en fonction d'autres hommes et d'autres groupes d'hommes. Dans une autre réflexion[1], j'ai été amenée à proposer la prise en compte d'une « pulsion de croître », qui donnerait davantage de sens à notre finitude.

Cette « pulsion de croître » va de pair avec le concept de sublimation[2]. Les deux notions, « pulsion de croître » et « sublimation », sont la toile de fond de mon travail et expliquent la singularité du sujet et de n'importe quel groupe d'humains.

L'Afrique doit donc comprendre sa trajectoire. Bien qu'elle n'ait pas toujours été l'acteur principal et/ou unique de son histoire, elle doit assumer le rôle de sujet de son histoire, sujet d'une position subjective singulière dont il lui revient de se dégager en s'engageant dans un processus de sublimation sans chercher à reproduire la trajectoire des autres ou leurs positions subjectives, dans la mesure où les autres, dans leurs trajectoires, n'ont peut-être pas encore entrepris leur processus de sublimation.

---

[1] Lolo, B. E., *Entre symbolique et imaginaire. Le champ des positions subjectives*, Thèse d'Anthropologie psychanalytique, Université Paris-VII, 2006.

[2] Avec la pulsion de croître, nous savons que notre conception et notre naissance répondent à un désir singulier de nos parents et, en particulier, celui de notre mère. Nous sommes créés marqués par ce désir, désir insatisfaisant, corps étranger car résultant d'une idéalisation. Le désir insatisfaisant nous pousse à le reproduire et à le rater. La pulsion de croître est maximale au moment des noces, qui est singulier pour chacun mais qui survient en général au moment de la croissance adulte !
La sublimation est un processus de dé-subjectivisation active et consciente pour nous désaliéner du désir singulier au moment de notre conception. Sublimer, c'est mourir à la mère-nature, ce qui permettra une création intemporelle et atemporelle. Le groupe sublimé perd son totem et sa mère-nature, et son nom et ses membres vont diffluer dans les autres groupes.
Repris dans le texte intitulé « L'Anthropopsychanalyse », le thème de la sublimation souligne que tout groupe a à advenir. Tout groupe est pris dans un processus d'évolution singulière, d'échafaudage. Un groupe n'a donc pas à être comparé à un autre.

L’Afrique peut y arriver et doit y arriver. Nul doute qu’elle va y arriver mais, surtout, il faudrait qu’elle se décide à s’y engager consciemment, tout en accélérant le processus de sublimation. En conséquence, « y arriver » dans ce sens, c’est prendre conscience de ce qui sous-tend sa religion primaire actuelle - qui est la sorcellerie -, de ce qui sous-tend les guerres fratricides actuelles dans ses régions, guerres qui, par suite, ne constitueront plus pour elle une fatalité.

Femme des champs, femme des rivières, femme du grand fleuve […]
Ôte-toi de là, ma mère, je pense à toi […]
Merci pour tout ce que tu fis pour moi, ton fils si loin, si près de toi !

Camara Laye.

Voici le texte complet du poème de Camara Laye :

« Femme noire, femme africaine,
Ô toi ma mère, je pense à toi...

Ô Dâman, ô ma mère,
Toi qui me portas sur le dos,
Toi qui m’allaitas,
Toi qui gouvernas mes premiers pas,
Toi qui la première m’ouvris les yeux
Aux prodiges de la terre, je pense à toi...

Femme des champs, femme des rivières, femme du grand fleuve,
Ô toi, ma mère, je pense à toi...

Ô toi Dâman, ô ma mère,
Toi qui essuyais mes larmes,
Toi qui me réjouissais le cœur,
Toi qui patiemment supportais mes caprices,
Comme j'aimerais encore être près de toi,
Être enfant près de toi...

Ô Dâman,
Dâman de la grande famille des forgerons,
Ma pensée toujours se tourne vers toi,
La tienne à chaque pas m'accompagne,
Ô Dâman, ma mère,

Comme j'aimerais encore être dans ta chaleur,
Être enfant près de toi...

Femme noire, femme africaine,
Ô toi, ma mère, merci ;
Merci pour tout ce que tu fis pour moi,
Ton fils, si loin, si près de toi ! »

Voici le texte complet du poème de David Diop : « Afrique mon Afrique »

Afrique
Afrique mon Afrique
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales
Afrique que chante ma grand-mère
Au bord de son fleuve lointain
Je ne t'ai jamais connue
Mais mon regard est plein de ton sang
Ton beau sang noir à travers les champs répandu
Le sang de ta sueur
La sueur de ton travail
Le travail de l'esclavage
L'esclavage de tes enfants

Afrique dis-moi Afrique
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe
Et se couche sous le poids de l'humilité
Ce dos tremblant à zébrures rouges
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi

Alors gravement une voix me répondit :
Fils impétueux, cet arbre robuste et jeune,
Cet arbre là-bas,
Splendidement seul au milieu des fleurs
Blanches et fanées
C'est l'Afrique, ton Afrique qui repousse
Qui repousse patiemment, obstinément,
Et dont les fruits ont peu à peu
L'amère saveur de la liberté.

David Diop, *Coups de Pilon*, Présence Africaine, 1956.

Introduction : « La Fiancée des livres »

« Ôte-toi de là, ma mère, je pense à toi ! »

L'introduction suivante, qui tient lieu de propos liminaire, se présente sous forme d'entretien entre l'ethnologue Jean-Pierre Warnier et le Dr Berthe-Élise Lolo, anthropopsychanalyste.

Jean-Pierre Warnier. - Berthe-Élise Lolo, le titre de votre livre est *Mon Afrique*. En disant « mon », vous suggérez qu'il puisse y avoir plusieurs expériences de l'Afrique, et que la vôtre n'est pas tout-à-fait comme celles d'autres personnes. J'aimerais donc vous entendre parler de votre parcours afin que le lecteur puisse comprendre qui est cette personne qui écrit et qui parle de « son » Afrique. Cela expliquera, me semble-t-il, pourquoi il vous importe de dire ce que vous dites. Je souhaite que vous nous éclairiez sur le point de vue du sujet singulier que vous êtes.

Vous êtes camerounaise, docteur en médecine, psychiatre, psychanalyste, enseignante et praticienne. Votre profil ne se rencontre pas tous les jours. Quel est le milieu familial d'où vous venez et comment vous a-t-il portée ?

Berthe-Élise Lolo*. - Je suis née dans une famille de onze enfants : cinq filles et six garçons, tous encore en vie, à l'exception d'une sœur décédée qui a laissé derrière elle quatre orphelins, dont un bébé. Je suis la cinquième de la fratrie. Ma mère était la seconde épouse de mon père. La première n'avait pas eu d'enfants. Mon père, pourtant membre de l'Église évangélique et fervent chrétien, n'aurait pas dû prendre de seconde épouse. Mais l'un des pasteurs de l'Église l'avait rassuré sur ce point : selon lui, il était légitime qu'il prenne une deuxième épouse pour que celle-ci lui donne des enfants. Dès la première grossesse de ma mère, la première épouse a aussitôt quitté la maison. J'ai donc été élevée entre ma mère, mon père et mes dix frères et sœurs, à Douala.*

Mon père travaillait à la Compagnie des Chemins de fer du Cameroun. Il était comptable. Nous lui donnions le titre d'« expert-comptable », mais en réalité, il occupait un poste de comptable dans

cette société, position qui n'était guère banale à l'époque coloniale. Né dans un mariage polygamique, orphelin de mère très tôt, il s'était raccroché à la Mission évangélique, qui lui procura une sorte de famille de substitution. Scolarisé par l'Église, il avait une parfaite maîtrise du français, tant à l'oral qu'à l'écrit. Son écriture était superbe, on aurait dit de la calligraphie. Il a ainsi terminé sa carrière aux Chemins de fer du Cameroun – la REGIFERCAM - et c'est là qu'il eut un « prénom » accolé à son nom : « Jacques-Duclos ». Il porta alors officiellement le nom Manga Lango Jacques-Duclos. Tout ce temps-là, il resta très attaché à l'Église et la foi évangéliques. Il y finit même son parcours sacerdotal en tant qu'« Ancien » de l'Église.

Mon père et ma mère étaient originaires de la région du Littoral. Dans le Littoral camerounais, on compte les Douala et, par ailleurs, les « apparentés », les tribus dites « satellites ». Ces derniers ne sont pas tout-à-fait considérés comme des anciens esclaves par les Douala, mais ils ne jouissent pas du même statut social. Mon père était issu d'Ewodi – un « apparenté » -, et ma mère de Bakoko – elle aussi « apparentée ». Elle a dû souffrir de cette appartenance tout au long de ses courtes études à Douala. Elle devait se dire que ses camarades la snobaient. Elle n'a jamais vraiment maîtrisé le parler et l'écriture du français. À l'école ménagère de Douala, elle avait appris à lire et à écrire le duala. Principalement couturière de formation, elle a dû s'engager dans le petit commerce plus tard. Comme la plupart des épouses de travailleurs urbains, elle menait une vie associative très importante. Quant à mon père, il était très absent de la maison à cause des activités syndicales dans lesquelles il s'était lancé aux Chemins de fer.

On notait également, dans la maison, la présence de ma grand-mère maternelle, dont je porte le nom : « Lolo Berthe. » Elle aurait préféré que mes parents donnent son nom à leur deuxième fille mais ses souhaits ne s'étant pas réalisés, ce fut moi qui en héritai. Je suis ainsi devenue pour ainsi dire la mère de ma propre mère, et par suite, cette dernière n'osa jamais osé trop me taper dessus comme l'usage le recommandait alors vis-à-vis des enfants indisciplinés. De surcroît, j'étais très proche de ma grand-mère. Elle faisait du commerce de tissus, de la dentelle et d'autres articles de confection, et ses affaires marchaient bien. En outre, elle pratiquait de l'agriculture.

Elle avait des revenus conséquents, qu'elle devait mettre en sécurité. Il lui arrivait souvent de me confier secrètement de grosses sommes d'argent en espèces à cacher. Ma mère, persuadée de ma collusion avec ma grand-mère, s'en remettait à moi chaque fois qu'elle se trouvait dans le besoin. Et moi je lui répondais : « Quel argent ? De quoi parles-tu au juste ? » Longtemps après, le jour où elle découvrit le pot-aux-roses, elle me demanda : « Alors tu savais où elle cachait tout cet argent et tu nous as empêchés d'en bénéficier alors que nous en avions besoin ? » Douloureusement tiraillée dans ces conflits d'intérêts, j'en ai gardé un rapport très difficile à l'argent. Depuis lors, je ne veux pas en entendre parler.

Ma grand-mère était suffisamment riche pour satisfaire aux caprices de mon père : les voitures. Des voitures d'occasion, il en changeait tous les six mois à deux ans. Nous en avons vues passer, de toutes les marques et de tous les modèles. A la maison, l'argent n'a jamais posé problème. Mes parents hébergeaient des cousins et des neveux qui venaient y vivre pour un an ou même deux, sinon plus ! Nous disposions aussi de domestiques pour aider ma mère. Aussi, mes parents ont pu nous payer des études dans les meilleures écoles.

Absorbé par son militantisme syndical, mon père passait le plus clair de son temps dehors. C'était dans les années 1960 et, à cette époque, son engagement lui valut de brefs séjours en prison. Il y avait constamment sous notre toit des documents à planquer - des tracts, maintenant que j'y pense ! Sur ses instructions, nous nous appliquions à les cacher. Nous les cachions un peu partout, surtout derrière les tableaux, étranges manœuvres qui suscitaient un certain agacement chez ma mère, qui lui rappelait qu'il ferait mieux de s'attirer les bonnes grâces des Blancs pour grimper les échelons de la hiérarchie. Ses conseils laissaient mon père indifférent. On aurait dit qu'il avait une double personnalité. Il avait de multiples engagements au-dehors, à la fois mécène pour des groupes sportifs dans des quartiers très éloignés de notre lieu d'habitation et militant syndical, alors que chez lui, il demeurait quasiment invisible. Tout se passait comme si c'est notre mère qui portait le pantalon.

Mon père est mort en février 2005, cinq ans après elle.

Le jour où il se disposa à rédiger son testament dans le plus grand secret et qu'il me demanda de lui donner un coup de main, je constatai qu'il distribuait tous ses avoirs à ses fils tandis que ses filles ne bénéficiaient de rien. Il répétait qu'en cas de problème, il restait toujours la grande maison familiale, où elles pourraient revenir comme bon leur semblait. Je réalisai alors clairement que les filles ne comptaient pas pour beaucoup. En réalité, on les destinait au mariage. Ainsi mes deux sœurs aînées ont été mariées rapidement, plus ou moins contre leur gré. Cela s'est mal terminé par la suite. En fin de compte, comme j'étais la cinquième, on m'avait oubliée. Cela m'a en quelque sorte protégée, donné plus de liberté, en me laissant une place un peu à part. Mais le fait que je portais le nom de ma grand-mère a aussi contribué à changer la donne.

Ainsi, j'ai pu suivre ma scolarité sans attirer l'attention de quiconque. Pamou, mon frère aîné, avait commencé brillamment la sienne de manière brillante mais, une fois parvenu en classe de troisième, la machine s'est grippée. Je l'ai rattrapé en terminale car il avait redoublé plusieurs fois. Mon frère prétendit qu'un guérisseur avait permis à ma mère de me donner son intelligence, et ainsi de l'en priver. Il était sportif de haut niveau, entraîneur de handball, mais s'est disqualifié progressivement de cette place d'aîné. Maintenant que mes parents sont décédés, j'occupe officieusement cette place d'aînée de la famille et gère la maisonnée. Je suis la seule à avoir fait des études supérieures et universitaires.

J'ai rattrapé mon deuxième frère aîné, Mady, *en CM1. Lorsque je m'inscrivis au collège Chevreul, lui opta pour le collège Saint-Michel, où sa scolarité se passa bien jusqu'en classe de 4^e^. C'est à ce moment-là que les Chemins de fer ouvrirent une école pour former les agents de maîtrise, à l'entrée de laquelle les fils de cheminots étaient prioritaires. Mon père insista pour que Mady s'inscrive dans cette école. Lui ne voulait pas. Selon lui, mon père voulait ainsi l'évincer de la course avec Pamou. Il tenait à continuer dans la même voie. Mon père lui promit un vélo s'il se réorientait vers l'école des Chemins de fer. Alors mon frère finit par rejoindre cette école. Il était toujours parmi les meilleurs. Seulement, mon père n'ayant jamais honoré sa promesse, Mady en conçut une rancune qui lui empoisonne la vie jusqu'à ce jour. Plus tard,*

il intégra une formation interne de niveau bac+2, et travailla en tant que cadre aux Chemins de fer pendant longtemps.

Comme je l'ai déjà souligné, j'avais une place à part. Je n'étais pas comme les autres. Par la suite, j'ai essayé de faire de ma différence une singularité au service des autres et de moi-même. Parfois, ma façon d'être inquiète, même mes proches.

Je me souviens de ma petite enfance. Après la maternelle exclusivement ouverte aux enfants de cheminots, mes parents m'avaient inscrite à l'Ecole Notre-Dame qui accueillait uniquement les filles tandis celle d'en face, Saint-Jean-Bosco formaient les garçons, non loin du collège Libermann. Notre-Dame était une très bonne école privée, tenue par des religieuses catholiques. Mes parents pouvaient payer. C'est de là que le suis partie pour le Collège Chevreul, tenu également par des religieuses, où 50% des élèves étaient des Blancs. Les enseignants étaient également des Européens. Le collège Chevreul, comme le collège Libermann, formait l'élite des élèves. Vint un moment, naturellement, où les enseignants de celui-ci décidèrent, de leur propre chef, que les six meilleurs de leur classe de seconde C iraient poursuivre leurs première et terminale « C » dans celui-là. J'étais dans le lot. Voulant faire des études de médecine, j'objectai que la section « D » serait la plus indiquée. Mais les enseignants balayèrent l'objection au motif que, si j'obtenais un bac « C », cela m'ouvrirait toutes les portes. Je suis donc allée à Libermann.

Jean-Pierre Warnier. - Est-ce à ce moment-là que vous avez fait la connaissance du Père Eric de Rosny[1] qui fut affecté un moment au collège Libermann[2] ?

---

[1] Eric de Rosny, jésuite français, est arrivé à Douala en 1957, à l'âge de vingt-sept ans comme enseignant dans le collège Libermann, encadré par les Pères jésuites. Par la suite, il quitta l'enseignement pour se consacrer à l'apprentissage de la langue duala et à la fréquentation des *nganga,* ces guérisseurs et spécialistes de la lutte anti-sorcellerie. Ce parcours le conduisit finalement à une initiation à ces pratiques dont il fit le récit dans un livre intitulé *Les Yeux de ma chèvre* (Paris, Plon, 1981, Coll. « Terre Humaine »). Il est l'auteur de plusieurs autres ouvrages (*L'Afrique des guérisons*, Paris ; Karthala, 1992 ; *La Nuit, les Yeux ouverts,* Paris, Seuil, 1996).

[2] Du nom d'un missionnaire catholique, le collège est situé à proximité de la cathédrale de Douala, au cœur de la ville. Voici comment E. de Rosny le décrit : « Rien de camerounais dans ce lieu, copie conforme d'un établissement français : deux bâtiments blancs à longue façade où sont rationnellement répartis dortoirs, classes, réfectoire,

Berthe-Élise Lolo. - *Non ! Il avait déjà quitté le collège. J'ai fait sa connaissance plus tard.*

Lorsque je fus de retour de ma formation de psychiatre, il souhaita former un groupe de réflexion sur le phénomène de la sorcellerie. Je l'avais retrouvé à Libermann où je me rendais comme ancienne élève et parce que mon fils aîné y était aussi scolarisé. J'ai accepté de faire partie de ce groupe, qui a fonctionné pendant plus de six ans.

Pour revenir à mes études secondaires, j'étais une solitaire. Toujours un peu à part, passant tout mon temps à la bibliothèque. Il y avait abondance de livres, et je lisais tout le programme à l'avance. J'étais toujours en avance sur les cours. Mon grand-père maternel m'appelait « la Fiancée des livres ». J'étais un rat de bibliothèque. En classe de quatrième, j'ai lu L'Île aux fous*, d'André Soubiran, médecin et écrivain*[1].

---

chambres des professeurs ; une chapelle, un préau et un terrain de football. » (*Les Yeux de ma chèvre,* p. 25). Voici ce qu'il dit des élèves, qui tranche sur la posture de « la Fiancée des livres » : « Ils seront ces élèves studieux dont tout professeur rêve. La faille : ils ne s'intéressent qu'au programme, qu'aux manuels, qu'aux examens à préparer. Mes tentatives pour les ouvrir à la lecture échoueront. Je suis seulement, à leurs yeux, chargé de dispenser un savoir, qui conduit à un diplôme. Le reste est hors sujet. » (*Op. cit.,* p. 26.)

[1] *L'Île aux fous* d'André Soubiran : Comment échapper à des poursuites judiciaires sans trahir personne pour se disculper ? Dans le mutisme qu'il s'impose devant le juge d'instruction, Jean Lacombe entrevoit une solution. On le trouve fou de s'obstiner dans le silence ? Parfait, il feindra la folie. Une fois hors des griffes de la justice, entre les mains des médecins, il n'aura aucune peine à prouver que sa place n'est pas dans un asile. Reconnu irresponsable, il est remis en liberté mais c'est pour voir aussitôt les portes de l'hôpital psychiatrique se refermer sur lui. Tout au long de son séjour, Jean Lacombe aura le temps de méditer et de comprendre la réflexion du gardien de prison qui assistait à sa levée d'écrou : « Battre le dingue, c'est un moyen de moyenner, mais... » Tout ce qui se cache derrière ce « mais », André Soubiran le décrit avec une lucidité de médecin et une passion généreuse qui rattachent *l'Île aux fous*, à la célèbre série des *Hommes en blanc*, et en font un documentaire poignant qu'il faut avoir lu.
Né en 1910 à Paris, André Soubiran passe sa jeunesse à Toulouse où il commence des études de médecine qu'il achève dans la capitale. Externe des hôpitaux de Paris en 1931, il est reçu docteur en 1935 pour une thèse sur le célèbre médecin et philosophe arabe Avicenne. Mobilisé en 1939, il fait la campagne de France avec le III^e^ régiment d'automitrailleuses. Réfugié dans le Midi après l'armistice, il rédige son journal de guerre : *J'étais médecin avec les chars* (Prix Théophraste-Renaudot en 1943). Il entreprend ensuite une vaste fresque de la vie médicale : *Les Hommes en blanc* (*Tu seras médecin, La Nuit de bal, Le Grand Métier, Un grand amour, Le Témoignage, Au revoir, docteur Roch !* 1949-1958). On lui doit également des ouvrages sur des thèmes

Ce livre m'a passionnée. Ce fut un déclic. Je cherchais toujours à comprendre le pourquoi des choses et le pourquoi des gens. Pourquoi les gens faisaient ceci ou cela. Soubiran proposait des explications sur le comportement humain. Je suis allée trouver une religieuse et lui ai demandé comment on devenait psychanalyste. Elle m'a répondu : « D'abord il faut faire des études de médecine, ensuite une spécialisation en psychiatrie, et ensuite une formation à la psychanalyse. » Aussi clair et net. Elle ne m'a pas suggéré de faire des études de psychologie. Elle ne m'a pas dit non plus que la psychanalyse n'était pas pour les Africains. C'était directement la médecine.

De toute façon, je voulais poursuivre des études de médecine. Le corps m'intéressait. Je voulais comprendre comment il fonctionnait. Et tout ce qui concerne la nature. D'abord et toujours le fonctionnement, au-delà de tout ! Dès la maternelle, j'avais des curiosités scientifiques. Je ramassais des cailloux, je les concassais, puis je les classais par couleur, texture, etc. C'était une passion. Je m'intéressais aussi aux fleurs, aux plantes, leurs différentes formes, les différentes teintes de la couleur verte, ce que l'on pouvait faire avec ! A l'école, je ne faisais pas de bachotage. Je voulais comprendre. Une mare sur le chemin de l'école me permettait d'observer les têtards, les grenouilles. Le ruissellement d'eau de pluie ! La finesse du sable que charriait la pluie ! J'étais captivée par tout cela ! C'était une passion. La biologie allait de soi.

Si bien que munie du bac, je voulus m'inscrire en médecine au CUSS[1]*. J'ai présenté le concours d'entrée. Mais j'ai échoué. Mon premier échec scolaire ! Je me suis alors inscrite en première année de biologie à la fac. Comme je l'ai dit, la biologie allait de soi. De plus, j'étais très bonne en dessin, ce qui me facilitait les choses pour tous les dessins d'anatomie, de biologie. J'aimais aussi la chimie minérale et la physique ! Mon professeur de biologie me fascinait, il avait découvert un virus : Le* Toga Aedes virus *! Je me disais qu'à défaut de médecine, je ferais de la recherche en biologie. J'ai idéalisé ce professeur et à la fin de l'année, il m'a déçue, tant et si bien que j'ai décidé d'abandonner la*

---

d'histoire ou d'actualité. Dans *L'Île aux fous*, il décrit le monde des asiles. Deux fois lauréat de l'Académie nationale de Médecine, André Soubiran fut président de diverses sociétés médicales et du Collège international de chirurgiens.

[1] Centre Universitaire des Sciences de la Santé, actuellement dénommé FMSB (Faculté de Médecine et des Sciences biomédicales) à Yaoundé.

fac et la biologie. On m'a suggéré de tenter à nouveau le concours d'entrée au CUSS. In extremis *je suis allé au secrétariat. Mon dossier y étant encore, il suffisait d'actualiser deux ou trois pièces. Aussitôt dit, aussitôt fait ! J'ai présenté le concours et j'ai été reçue.*

Mes six années d'études médicales furent un plaisir, une fête pour moi ! En 4e année, le Pr E.T., qui m'avait remarquée, voulut m'orienter vers la chirurgie. Il préférait opérer de préférence avec mon assistance. Il disait que je devinais et comprenais sa manière d'opérer et que j'étais douée pour la chirurgie. Il n'avait pas besoin de se perdre en explications avec moi. Son regard sur moi m'a soutenue. Malgré ma bizarrerie, il me devinait singulière et unique ! Mais c'est la psychiatrie qui m'intéressait le plus.

En 1983, je suis sortie major de ma promotion malgré quelques incidents. Ma thèse de médecine portait sur les céphalées psychogènes. Il s'agissait de céphalées sans substratum organique. J'y voyais surtout le résultat de tensions psychiques. On les rencontrait chez les étudiants et élèves, plus souvent chez les premiers-nés. C'était des céphalées localisées au sommet de la tête et à la nuque, généralisées, non pulsatives, exacerbées par l'effort intellectuel, le bruit, les contrariétés, que l'on parvenait à calmer surtout par le repos et certains divertissements.

Il y avait d'autres étudiants très brillants dans ma promotion. J'en connais qui étaient capables de mémoriser par cœur des manuels entiers. Ils étaient incollables. Mais ils ne partageaient pas forcément ma manière d'aborder les choses et la science. Je nous l'ai déjà dit : je ne faisais jamais de bachotage, j'essayais toujours de comprendre le pourquoi des choses et des gens.

Jean-Pierre Warnier. - Ensuite, vous vous êtes mise à exercer la médecine. Pouvez-vous parler du contexte institutionnel et des fonctions qui ont été les vôtres ? Ou, en d'autres termes, de ce qui a construit vos premières expériences de médecin ?

***Berthe-Élise Lolo**. - Je voulais toujours faire une spécialisation en psychiatrie, mais il fallait exercer la médecine générale pendant trois ans avant de prétendre à une spécialisation. Mon premier poste, pendant quelques mois, a été celui de médecin-chef d'un centre de PMI*

(Protection maternelle et infantile) à Bafia. A Bafia, en sus de mon travail à la PMI, j'ai commencé à aider mes collègues de l'Hôpital général. Il m'est arrivé d'y opérer en urgence un enfant de sept ans qui souffrait une hernie ombilicale. Il fallait se risquer à tout faire.

Au milieu de l'année 1984, j'ai été affectée au Dispensaire de Bonabéri, un arrondissement de Douala. Le dispensaire était destiné à se transformer en hôpital. Il y avait des locaux tout neufs, vides, sans le moindre matériel. Dans deux chambres étaient stockés des lits et du matériel destinés à un autre hôpital qui n'était pas encore construit ! Toutes les fois que je demandais du matériel pour l'Hôpital de Bonabéri, le Ministère me demandait d'attendre. Alors, lasse d'attendre les autorisations du Ministère, j'ai décidé de rendre opérationnel mon hôpital en récupérant le matériel encore emballé, qui était au préalable destiné à l'Hôpital de l'île de Manoka. Ainsi, je devenais de facto *médecin-chef d'un hôpital d'arrondissement comprenant une maternité, un service d'urgences, une pédiatrie et un service de médecine. Même sans cérémonie d'inauguration officielle, la population apprécia, les élites locales aussi. Je n'avais pas oublié ma passion première, celle de la prise en charge des malades chroniques selon la méthode Balint*[1].

Après trois années passées comme généraliste, j'ai présenté le concours national pour faire la spécialisation en psychiatrie à Paris, inexistante au Cameroun. J'ai été reçue, et je suis allée m'installer à Paris. Je me suis inscrite en psychiatrie à l'Université René-Descartes/Paris-V, à la faculté Cochin/Port-Royal, dont le programme consistait en un DIS de psychiatrie en trois ans. Notre promotion était la

[1] Les groupes Balint représentent une possibilité de formation qui permet d'intégrer la dimension relationnelle dans le processus de soins. Dans les années 50, alors que se mettait en place au Royaume-Uni un enseignement de médecine générale Michael Balint, psychanalyste d'origine hongroise émigré en1939 en Angleterre, proposa une nouvelle méthode de formation aux médecins généralistes.
Le premier groupe Balint appelé la « vieille garde » réunissait douze médecins une fois par semaine pendant deux heures sur plusieurs années proposant un séminaire de discussion de groupe sur les problèmes liés à l'exercice de la pratique médicale. Les méthodes de formation étaient très innovantes. Il s'agissait de s'inspirer de la méthode analytique de la libre association, pour donner la parole aux médecins sur leur travail professionnel. La parole spontanée est préférée, afin que chaque médecin puisse faire un compte rendu le plus fidèle possible de l'aspect émotionnel de la relation médecin-malade.

deuxième à suivre ce cycle de trois ans. Après nous, la durée fut portée à quatre ans. A la suite du DIS de psychiatrie, pas encore prête pour rentrer au Cameroun, j'ai continué par des stages de pédopsychiatrie avant de me décider à préparer le diplôme complémentaire en pédopsychiatrie, ce qui, de fait, prolongea la durée de mon séjour à Paris jusqu'à cinq ans.

Les autres étudiants étrangers venaient d'Afrique du Nord, d'Argentine, et d'autres pays d'Amérique du Sud, etc. Le Pr S. L. nous a tous pris pour une mise à niveau. J'étais la seule à venir de la médecine générale. Les autres avaient déjà une expérience de la psychiatrie. Le Pr L. nous présentait des vidéos d'entretien avec des patients, où nous devions reconnaître une constellation de signes pour poser le diagnostic. Je ne trouvais pas tout cela logique. Lorsque je lui exprimai mon désarroi devant cette non-logique des choses, le professeur me répondit qu'il n'était pas responsable de mes carences en psy si je ne l'avais jamais pratiquée antérieurement dans mon pays. De toute façon, je n'avais guère le choix. J'ai donc continué à dévorer les traités et les manuels. Par la suite, le Pr L. et moi nous entendîmes bien.

En psychiatrie, je constatai que, sans explication ni discussion, l'équation suivante était communément acquise : Syndrome = somme des symptômes = maladie. *En médecine, il est impossible de contourner la lésion dont le sujet, en exprimant les symptômes, donne les signes à voir. On part de la sémiologie, et on cherche une explication physiopathologique, qui est donnée par le diagnostic des lésions. On est obligé de réfléchir. Les études de psychiatrie me décevaient parce que je me retrouvais forcée à bachoter sans chercher d'explication.*

La psychiatrie biologique m'intéressait aussi. Toutefois, mes études ne me permettaient pas de me comprendre moi-même ni d'analyser mes bizarreries. Pourquoi moi je fonctionne comme cela ? Je me posais trop de questions et je doutais de moi. J'en ai donc parlé au Pr L., qui m'a adressée à un chef de clinique qui, à son tour, m'a orientée en thérapie cognitive chez le Pr V.. J'ai fait les dix séances de thérapie, et elles m'ont aidée à être plus sûre de moi. Néanmoins, les explications me laissaient toujours sur ma faim et ne résolvaient pas vraiment le problème. Le chef de clinique m'a alors conseillé une démarche psychanalytique.

J'ai vu un premier analyste, une femme, consultation peu satisfaisante. Finalement, j'ai commencé une analyse avec un psychanalyste, un homme cette fois, avec lequel je travaille encore. Je me suis initiée à la psychanalyse et aux ouvrages de psychanalystes d'enfants comme M. Klein et D. Winnicott, et de ceux qui s'intéressent au phénomène de la psychose chez les adultes, à savoir Searles et Rosenfeld, sans oublier ceux qui traitent des états-limites comme Bergeret, Kohut et Grinker.

La clinique psychiatrique était passionnante. J'aimais bosser. Durant mon passage à l'hôpital d'Ermont-Eaubonne, le chef de service a voulu expérimenter un pôle de psychiatrie de liaison jumelé avec les urgences psychiatriques du jour. J'ai accepté le poste qui était très prenant. C'était aussi la période de la première expérience d'analyse, qui se passait mal. J'ai fait un burn out*, j'étais déterminée à tout laissé tomber pour rentrer au Cameroun. J'ai envoyé des lettres de démission et appelé notre coordinatrice, le P^r^ L., pour lui signifier mon désir de tout arrêter. Elle a su trouver des mots assez forts pour me dissuader de démissionner. « Vous êtes boursière de votre Etat ; si vous arrêtez et que vous souhaitez reprendre dans un mois, êtes-vous sûre d'avoir de nouveau la bourse ? » Le sens du réel était plus fort que mes états d'âmes ! Elle me conseilla alors de prendre quelques jours de repos.*

Dès la première année, j'ai découvert la notion d'état-limite, celui des patients borderline *qui représentaient un groupe nouveau. C'était une nouvelle classe de patients qui, d'un premier abord, présentaient une structure psychique assez stable pour leur conférer l'épithète de structure névrotique, mais qui de temps en temps présentaient des manifestations psychotiques fugaces. Il devenait ainsi difficile de les classer soit dans la classe des psychotiques, soit dans la classe des névrosés. Que représentaient-ils donc ? Mon mémoire d'obtention du diplôme de psychiatre d'adultes avait pour titre : « Manifestations psychotiques chez les états-limites ».*

Après ma rencontre avec la psychanalyse, j'ai présenté le diplôme complémentaire de pédopsychiatrie, deux années après mon diplôme de psychiatrie puis je suis rentrée au Cameroun, où j'ai été nommée